

J'ai tout vu, à travers mon petit hublot qui me sert de fenêtre. J'écoutais les gouttes d'eau tomber du plafond humide de ma chambre. 1 296 000. C'est le nombre de gouttes qui se sont écrasées par terre entre la première et la dernière fois que j'ai vu Jupiter. C'est grand Jupiter, grand comme le hublot. Dans les galeries de la lune Callisto, c'est la panique, tout le monde creuse à coups puissants de griffes velues; ils ne savent pas où, mais ils creusent, c'est comme un instinct, et moi, j'écoute. L'obscurité est trop dense ici-bas pour y distinguer la moindre forme, je n'ai jamais vu ma mère, et elle ne m'a jamais vu. Parfois, je me demande pourquoi je creuse aussi, et je ne trouve pas de réponse, alors j'arrête et je rebrousse chemin en laissant glisser ma peau flasque sur la glaise encore humide et fraîche. Quand j'ai trouvé le hublot, j'étais seul froid et mouillé de boue. La sensation du sol moite sous moi m'a toujours apaisé. Dans cette agitation souterraine grandiose, le froid est ma seule constante, une étreinte familière qui me reconforte. Dans cette solitude, chaque goutte d'eau qui perle du plafond devient une mélodie bucolique, un chant qui résonne sur les parois concaves. J'adore éprouver cette fraîcheur sur ma peau, sentir la glaise coller à mes membres comme un cocon. Dans ce coin oublié, alors que mes congénères s'agitent et creusent dans l'angoisse, je choisis de m'asseoir. J'ai tout vu, à travers mon petit hublot. Les formes extérieures étaient là simplement, comme le bruit des griffes qui râpent le sol rocheux. Ce n'est pas tant la lumière qui m'a attiré, mais le contraste. Ici, dans les immenses galeries de Callisto, tout est silence, lourdeur et obscurité. Là-bas, de l'autre côté, tout semblait flotter. Jupiter se dressait devant moi, massive, large comme le hublot, elle semblait s'y trouver d'ailleurs à l'étroit. Ses couleurs ne m'ont rien dit. Des bandes, des tourbillons peut être. Je n'ai pas su décrire ce que je voyais, ni ce que je ressentais, alors je suis retourné à mes gouttes d'eau. 345 672 gouttes, pas une de moins. Jupiter s'était toujours tenu là, imposante, meuble, immuable. Elle s'en était lassée. Une lumière nouvelle a traversé le hublot. D'abord un scintillement d'une couleur étrange à peine perceptible. J'ai cligné des yeux, mais la lumière est restée. Elle transperçait le silence de la caverne. J'arrivais désormais à distinguer les contours de ma nouvelle chambre. Je ne ressentais pas l'envie d'en sortir, ni l'envie d'y rester d'ailleurs, j'étais là car je n'avais nulle envie de creuser une sortie, je n'aimais plus creuser. Le goût de la terre m'enivrait, c'était la seule chose ici qui ne défiait pas mes sens ici car je la connaissais déjà bien, comme le bruit de l'eau qui gouttait toujours régulièrement du plafond. Du moins, je croyais bien la connaître, mais voilà qu'arrivé à la 680 714 ème goutte, je m'aperçus que les gouttelettes, dont le rythme devenait plus lent, plus rare, laissaient la boue sécher à vue d'œil. L'équilibre s'effondrait. Les galeries changeaient aussi. La fraîcheur si stable, si constante, s'est mise à fluctuer. De petites tâches de mousse grisâtres et rugueuses sont apparues un peu partout, d'abord minuscules, à peine visibles sous la lumière filtrée. Je les ai ignorées au début, mais elles semblaient s'étendre et proliférer au contact de chaque nouvelle goutte. La lumière de Jupiter se faisait plus présente aussi. Un éclat, léger, se reflétait maintenant sur le sol humide. En même temps que je découvrais l'aspect de mon corps, j'ai commencé à ressentir une chaleur inhabituelle, différente. Je sentais une légère tension dans mes membres, quelque chose que je ne pouvais pas nommer, alors je revenais aux gouttes lentes et paresseuses.

Je l'ai sentie avant de la voir. Une vague de chaleur diffuse me frappa de plein fouet. Le froid qui m'avait toujours enveloppé comme un manteau maternel, s'est volatilisé. La glaise, habituellement si humide et malléable sous mes doigts, commençait à se craqueler. Je me suis approché du hublot. Jupiter n'était plus la même tâche massive à la surface du vide, elle se condensait en une sphère ardente. Les fresques de mousse ont grandi. En observant les parois, j'ai vu des filaments aux couleurs vives s'étendre lentement, comme si la chaleur nouvelle leur donnait vie. C'était curieux, ici, dans ces galeries froides, la vie était presque inexistante. Mais maintenant, elles prospéraient, doucement. La lumière de Jupiter devenait plus vive, projetant des ombres étranges à travers le hublot. Mon corps, lui aussi, changeait. Ma peau, autrefois humide, semblait se resserrer légèrement, comme si elle réagissait à quelque chose. Les gouttes continuaient à tomber, mais leur rythme était plus lent. La glaise était poudreuse à présent, et son goût, mêlé aux mousses gorgées d'eau résultait en un cafoillage aromatique douteux mais surprenant. 1 058 067... La lumière de Jupiter était intense et presque bruyante. Le volume de la planète avait réduit des trois quarts. Ceux qui creusaient cherchaient simplement à s'échapper de cet enfer de chaleur, frénétiquement. Leurs griffes, qui raisonnaient avant comme un écho lointain, étaient maintenant omniprésentes, presque assourdissantes. La mousse recouvrait désormais de larges portions des parois et empiétaient sur mon pelage statique, et avec elle, de petites pousses sont apparues, des formes vivantes inconnues. Des liquides autonomes et visqueux luisaient en se déplaçant. La matière apparaissait et disparaissait, suivant un schéma cyclique nouveau sur lequel je n'avais aucun contrôle, mais dont je faisais indubitablement partie. Ces choses, et moi avec, semblaient absorber la lumière de Jupiter, cette lumière nouvelle qui grandissait insatiablement. J'ai observé mes propres mains : ma peau s'était épaissie, une sorte de carapace légère s'était formée sur mes doigts. Je me suis demandé si cela était dû à la chaleur ou à quelque chose d'autre, mais je n'ai pas pu m'empêcher de frissonner à cette pensée. Malgré tout, nous avions un point commun, nous savions apprécier la mélodie harmonique du silence. Les gouttes étaient rares, le temps semblait suspendu. Jupiter, si éclatante, semblait vivante. Son énergie irradiait à travers le hublot, affectant tout ce qu'elle touchait. Dans les galeries, la mousse avait cédé la place à des plantes plus grandes, aux racines profondes, qui semblaient s'agripper à la roche comme des griffes vivantes. Elles poussaient vite, trop vite. Mon corps, lui aussi, était différent. Je sentais mes membres s'allonger drastiquement, comme si mes os s'adaptaient à cette nouvelle atmosphère. Ma peau terreuse avait pris une teinte légèrement plus sombre, une réaction à la lumière. La dernière goutte allait bientôt tomber. Tout était en mutation, j'apercevais des yeux au fond de ma chambre, pendant que des racines m'enlaçaient tendrement. Ma chambre devenait chair et je devenais chambre, comme si la lumière Jupitérienne réfractait les molécules de la matière, cherchant inlassablement les Combinaisons les plus farfelues du vivant, essayant chaque assemblage dans un ultime espoir de déjouer les lois de l'univers. Mes sens s'aiguisaient, ce n'étaient pas les miens. Les rais ondoyants de Jupiter, devenue étoile, brûlant violemment avec ferveur, devinrent plus décapants et aveuglants que tout ce que j'avais pu expérimenter par la vue au cours des quelques dernières 1 296 000 gouttes.

Et puis tout s'est arrêté. Les plantes autour de moi se sont figées. Leur croissance soudaine avait cessé, comme si elles attendaient quelque chose. L'étoile disparut. D'un coup. Le dernier souffle de lumière s'est éteint. Un silence total a envahi les galeries. La dernière goutte, la 1 296 000 ème, est tombée juste avant que Jupiter ne s'efface. Plus rien. J'étais seul, je ne voyais rien, et j'avais froid. J'étais devenu ce que j'avais creusé, et ce vide était mon nouveau foyer Jupiter a disparu, et moi avec.